Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

98-99 | 2004
Globalisation. Tome II

Implication et réflexivité en anthropologie

Implication and reflexivity in anthropology

Gérard Althabe et Valeria A. Hernandez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1633>

DOI : 10.4000/jda.1633

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 15-36

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Gérard Althabe et Valeria A. Hernandez, « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 98-99 | 2004, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1633> ; DOI : 10.4000/jda.1633

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Journal des anthropologues

Implication et réflexivité en anthropologie

Implication and reflexivity in anthropology

Gérard Althabe et Valeria A. Hernandez

En effet le concept de situation est caractérisé par le fait qu'on se trouve en face d'elle, qu'on ne peut donc avoir avec elle un savoir objectif. On est toujours placé dans une situation, on s'y trouve impliqué et l'éclaircissement de cette situation constitue la tâche qu'on n'arrivera jamais à achever.

Hans-Georg Gadamer (*Vérité et Méthode*, 1976)

- 1 Observation participante, voilà une association qu'il faut à tout prix conserver. Une littérature torrentielle porte sur le maintien du trait d'union conceptuel, si cher à la tradition classique en anthropologie. Depuis Malinowski on a beaucoup discuté sur le statut du chercheur sur le terrain, sur les modalités de sa présence pendant une longue durée et ses effets sur la production des savoirs. Ainsi, aux États-Unis le mouvement hétérogène connu comme « post-moderne » a pris en charge une réflexion critique particulièrement corrosive sur la notion d'observation participante¹. Ils ont déconstruit les textes ethnographiques afin de montrer comment ce mode de rencontre avec les gens, préconisé en rhétorique, ne correspondait en rien avec la pratique menée par les anthropologues durant leur séjour sur le terrain.
- 2 L'idée de participer laisse comprendre clairement que le chercheur, présent sur le terrain, fait partie du champ des rapports sociaux. Le problème se pose donc autour de la notion d'observation: elle confère un caractère « scientifique » à la démarche anthropologique, à l'exemple des sciences exactes qui l'emploient dans le cadre des expériences de laboratoire, et en même temps la rend « utilisable » par les sciences sociales dans leur enquête de terrain.

- 3 C'est en effet cette dialectique qui est au cœur du dispositif épistémologique que nous allons mettre en question en nous recentrant sur la notion d'implication². A travers l'analyse de quelques situations d'enquête nous essayerons de montrer que dans la démarche anthropologique, telle que nous la concevons, l'implication du chercheur est le cadre indépassable de la production des savoirs. Ces situations contrastées (les premiers moments d'une enquête et un enterrement à Fetraomby en 1965, côte orientale de Madagascar ; en 1980 des échanges à Beauchamps, banlieue nantaise ; des événements qui ont accompagné une proposition de réforme dans un laboratoire français de biologie moléculaire en 1997), renvoient aussi bien au cadre d'interaction émergeant d'un côté de la cohabitation et de l'autre du partage du travail.

Situation I

- 4 La première situation se déroule dans un village malgache, Fetraomby³ ; elle illustre la manière dont la présence du chercheur est réinvestie dans le champ symbolique et social, contribuant à la communication entre les acteurs. Lors des funérailles d'un villageois, à un moment nocturne de la cérémonie, l'anthropologue français est accueilli chaleureusement. Une place d'honneur lui est octroyée : on le traite en Européen prestigieux, on lui parle en utilisant quelques mots français connus. Le lendemain il devient invisible ; ceux qui, la veille, étaient d'actifs interlocuteurs font d'abord semblant de ne pas le voir, puis brutalement lui font comprendre que sa présence est indésirable. Devant la répugnance du chercheur à quitter la scène, on le chasse avec violence. Il faudra que cette expérience se répète pour qu'il comprenne qu'il s'agissait d'un événement significatif dans le mode de communication mis en œuvre lors de la cérémonie.
- 5 On peut décomposer la cérémonie en trois phases successives. Dans un premier temps, les gens sont définis par leurs relations aux ancêtres, chaque groupe représentant un collectif renfermé dans sa généalogie singulière. Ces collectifs reconnaissent leur existence réciproque, se saluant et échangeant des cadeaux. Dans l'étape suivante, les séparations engendrées par les généalogies sont dépassées, ce dépassement se construit dans le cadre partagé engendré par la dépendance par rapport aux Européens (leur extériorité est la condition de l'émergence de la condition partagée) : on parle français, on s'habille à l'européenne, on danse comme les occidentaux. La présence du chercheur français donne encore plus d'éclat à ce moment car ce sont normalement les fonctionnaires locaux qui, en tant qu'agents des Européens, occupent cette place. Dans le troisième temps, le travail de dépassement est achevé. On construit l'événement sur la relation avec les divinités peuplant la forêt et l'on met en scène la dualité entre les hommes et les femmes. A ce stade, un personnage extérieur n'a plus rien à faire là ; l'anthropologue aurait dû s'éclipser comme les fonctionnaires qui connaissent les règles du jeu. Ne le faisant pas il a été expulsé.
- 6 Il faut replacer cet événement dans le contexte général de l'enquête. Le chercheur a été traité dès son arrivée dans le village en 1965, juste après la décolonisation, comme un agent colonial d'autrefois, à qui on offre de nombreux cadeaux. Chaque rencontre est un rituel de dépendance, une occasion où l'on reproduit la domination coloniale en le traitant comme un administrateur européen. Simultanément, son partenaire d'enquête malgache est perçu comme s'il était son serviteur et on lui fait jouer un rôle d'intermédiaire puisqu'il est à proximité du maître. Les fonctionnaires locaux agissent de

manière identique : ils s'exhibent avec lui en toutes occasions. Tout se passe d'ailleurs dans une atmosphère étrangement ludique, pleine de moquerie mal dissimulée. Ainsi, par exemple, un homme mentalement dérangé accompagne l'anthropologue partout en chantant La Marseillaise.

- 7 On peut trouver l'origine de cette position attribuée à l'anthropologue et son assistant dans les événements politiques survenus une quinzaine d'années auparavant dans la région. En effet, cette zone géographique avait été le théâtre d'une insurrection qui avait été écrasée par une répression démesurée. L'indépendance fut ensuite proclamée en 1960. D'autre part, le chercheur et son assistant percevaient que des lieux et des cérémonies leur étaient interdits ; ils entendaient la nuit les battements de tambour venant des collines et nul n'acceptait de répondre à leurs questions à ce sujet. Ils ont fini par comprendre, au bout de quelques semaines, que se jouait autour d'eux un compromis entre les fonctionnaires et les villageois : ils recomposaient la situation coloniale et ils recréaient la dépendance commune par rapport aux Européens. C'était une manière de mettre entre parenthèse la tension centrale du moment qui tournait autour de la légitimité des nouveaux détenteurs de l'autorité étatique. La décolonisation a été conservatrice : la structure du pouvoir a été maintenue et seuls ont changé les acteurs. Fonctionnaires subalternes dans l'administration coloniale, ces nationaux légitimaient leur promotion et leur pouvoir par leur proximité avec les maîtres européens. Après 1960, ils perpétuent l'imitation du monde occidental (mimétismes vestimentaire, comportemental, bureaucratique et usage du français). Mais la conjoncture née de la décolonisation entrave ce mode de légitimation. En réponse, les villageois ont mis en place un culte, le *tromba*, centré sur la possession par des médiums habités par des souverains ou généraux antérieurs à la conquête coloniale. Les villageois occupent la position d'intermédiaire et ils essaient d'imposer ce nouveau registre de légitimation du pouvoir aux fonctionnaires qui ne l'acceptent évidemment pas. L'arrivée incongrue d'un anthropologue français permet aux uns et aux autres de détendre l'atmosphère. Ils bâtissent autour de lui le théâtre de la situation passée et, en même temps, l'excluent du lieu symbolique où s'exprime la contradiction. L'anthropologue devra se donner les moyens de dépasser ce cadre qui fonctionne comme un piège. C'est à travers une réflexion à deux, le chercheur et son assistant, qu'ils parviendront à comprendre et à bâtir des tactiques pour trouver une issue. Cependant, quand l'anthropologue assistait au *tromba*, il se trouvait le plus souvent en butte à l'hostilité de l'esprit qui mettait en scène la concurrence, il était redéfini comme le médiateur symbolique que l'on refoulait et décomposait, mais cela est une autre histoire.
- 8 Quelle leçon tirer de ces événements ? L'anthropologue est projeté dès son arrivée dans un jeu dont il ignore les règles. Arraché à lui-même, il est propulsé en acteur d'une scène dont il méconnaît le sens. Le mouvement constitutif du temps de l'enquête est le passage d'une situation dans laquelle il est, en tant qu'Européen, maintenu à la marge de l'univers social et symbolique à une autre où, toujours en tant qu'Européen, sa présence est construite dans l'ensemble de ses manifestations. Pour le chercheur, la question est relativement simple : ou il comprend ce qui lui arrive et tente d'utiliser les faibles marges de manœuvre qui lui restent ou il ne comprend pas et, dès lors, poursuit une aventure solitaire qui ne peut déboucher que sur la production d'une description fictionnelle.

Situation II

- 9 En allant au rendez-vous fixé avec une dame d'un immeuble de la banlieue nantaise⁴, l'anthropologue croise une adolescente en train de bavarder avec une camarade. Arrivé à l'appartement de cette dame, il sonne à la porte et un garçonnet de 6-7 ans l'ouvre aussitôt. La mère surgit et gronde ostensiblement l'enfant, criant qu'elle lui a interdit d'ouvrir la porte de sa propre initiative. Puis elle s'adresse au chercheur en lui précisant que sa fille, l'adolescente rencontrée dans le hall (filiation qu'il ignorait), se trouvait dans ce lieu de manière exceptionnelle car elle l'empêche normalement de sortir ainsi. L'entretien prend la tournure d'une plaidoirie : elle cherche à lui montrer qu'elle exerce un contrôle sur sa famille, sur ses enfants et elle dénonce particulièrement une famille de l'immeuble dont elle fait une description ostensiblement négative, lui montrant au passage qu'elle ne saurait leur être comparée. L'entretien est dans la continuité de l'entrée en matière de l'échange. Le chercheur est refoulé dans une position qui s'apparente à celle d'un juge, son interlocutrice plaide devant lui sa non culpabilité ; il se retrouve bloqué dans cette situation malgré tous ses efforts pour en sortir.
- 10 Un événement banal apporte des éléments significatifs supplémentaires : des adolescents stationnent dans le hall d'entrée de l'immeuble, certains sont étendus sur le sol, un homme revenant de son travail est contraint d'enjamber les corps, il se fait insulter sans rien dire. Arrivé chez lui, il relate l'incident à sa femme, qui gagne l'étage au-dessus et frappe à la porte d'un appartement où habitent les parents des deux adolescents concernés. Elle demande à la mère qui lui ouvre la porte de punir les coupables. Celle-ci réagit avec violence ; elle refuse, affirmant qu'elle soutient ses enfants quoi qu'ils fassent. Cela entraîne un accrochage verbal d'une grande violence entre les deux protagonistes. Cet événement trop succinctement décrit est riche en leçons : d'un côté, il met en scène la norme construite dans le mode de communication (la responsabilité parentale sur les pratiques des enfants), de l'autre, il illustre le processus à travers lequel l'incident est systématiquement transposé dans la sphère des parents : on ne punit pas directement les enfants des autres. Il est demandé à la mère qu'elle reconnaisse avoir perdu le contrôle sur ses enfants ce qu'elle ne peut accepter au risque d'admettre sa proximité du pôle négatif. C'est là que réside l'origine de la violence qui marque cet incident banal. La présence du chercheur n'est pas neutre : il est un témoin que l'on érige en juge et, ce faisant, sa présence ne fait que pousser les acteurs à renforcer les expressions, voire à créer l'incident.
- 11 Une troisième situation vient compléter le tableau général sur la question des jeunes installés dans l'espace commun. L'anthropologue a demandé à cinq personnes de s'entretenir sur ce thème. Chacun à son tour a produit un discours qui stigmatisait ces jeunes sous la désignation de « loubars ». Au-delà de la singularité du portrait de chacun de ces adolescents, toutes ces descriptions visent à construire une séparation, en particulier par rapport à ses propres enfants. La violence inscrite dans ces propos est liée à la composition de la famille de l'interlocuteur, le maximum de violence descriptive apparaissant chez les parents d'adolescents. Les « loubars » sont dépeints comme peuplant un univers sombre, vivant dans les caves qui renferment des secrets inavouables. Les traits sont fortement exagérés. Par la suite, le chercheur a réuni les mêmes cinq personnes et les a invitées à parler de nouveau sur ce thème. La frontière entre les « loubars » et les autres adolescents tend alors à se décomposer, les descriptions

deviennent floues et les traits négatifs s'estompent. En analysant la réunion comme un événement, on peut faire ressortir que les participants exercent un contrôle les uns sur les autres, chacun sait que ses propres enfants peuvent se rapprocher dangereusement du pôle négatif que représentent les « loubars ». La description n'a de sens que dans l'interprétation de l'événement en contraste avec les discours tenus lors des entretiens. En effet, c'est la dialectique entre les logiques de communication mises en scène par les acteurs et la place du chercheur dans ces différentes situations d'échange, qui passe du centre, lors des interviews, lorsque l'interlocuteur construit son personnage dans un cadre dialogique, à la marge de l'événement, quand les interactions entre les participants s'organisent sous la forme d'une mise en spectacle collective.

- 12 Le dernier facteur qui interviendra comme analyseur du mode de communication se rapporte à la manière dont la temporalité s'est construite lors de cette enquête. A Beauchamp le chercheur a vécu une expérience cruelle : au fur et à mesure que le temps passe, les portes se ferment devant lui, les liens qu'il avait instaurés se défont. En général on raconte une histoire dans laquelle la proximité avec les gens devient toujours plus grande mais cette fois-ci l'anthropologue doit écrire un récit d'enquête à l'envers. Entre les deux immeubles-rues, le terrain d'enquête, se situe une maison de quartier. Celle-ci devient progressivement le lieu où les adolescents catégorisés comme « loubars » manifestent une présence de plus en plus bruyante. Ils finissent par s'y installer à demeure, puis un jour sortent les meubles sur la pelouse et les détruisent. Ces incidents soulignent l'impuissance des animateurs, voire leur complicité. Le chercheur, qui à son arrivée avait formé une alliance avec eux pour pouvoir accéder à son terrain, se voit entraîné par sa proximité dans la mise en scène de cette complicité. Il se retrouve ainsi accolé à la dizaine de jeunes identifiés au pôle négatif, et par rapport auxquels les habitants tentent de se distancer au maximum. Nul échange n'est possible.
- 13 Ces divers événements doivent être interprétés en fonction du mode de communication qui structure l'espace commun dans ce quartier. Les échanges sont construits sous la forme d'un procès qui a pour objet l'obéissance aux normes familiales (en particulier, la responsabilité parentale) et sociales (le vol dans les espaces commerciaux, les actes de violence dans l'espace commun). Le procès a en fait pour enjeu de déterminer la place de chacun, notamment par rapport aux familles pauvres et assistées, construites comme symbolisant les acteurs négatifs. Mais le procès est réciproque et, en dernière instance, il n'y a que des accusés. Corollairement, la sociabilité que l'on peut dégager consiste en une chaîne sans fin d'accusations mutuelles, focalisées sur les enfants, ce qui produit une rupture systématique des relations. Le chercheur, installé dans ces immeubles, s'est allié à une fraction des intervenants extérieurs, les animateurs et éducateurs de rue. Sa place est par conséquent dépendante du rôle que jouent ces intervenants dans la catégorisation de certaines familles et individus. La position de l'anthropologue répond à la conjoncture qui met en jeu l'ensemble des intervenants et, comme nous l'avons vu, il passe du rôle de juge à celui de complice de ceux qui sont rejetés sur le pôle négatif, et de ce fait il se retrouve propulsé hors du champ social.
- 14 La place que le chercheur occupe dans la situation d'enquête prend sens dans un mode de communication précis, singulier à la conjoncture sociale. Dans cet exemple, ce mode subordonne la dimension ethnique à la logique décrite, ce qui ne sera plus le cas dans les années quatre-vingt au cours desquelles un processus d'ethnisation du médiateur négatif s'est généralisé.

Situation III

- 15 Le processus de négociation mené par l'anthropologue pour obtenir la permission d'enquêter au PBM, laboratoire de recherche mixte CNS-OREA⁵ développant ses activités dans le domaine de la biologie des plantes et des micro-organismes, a consisté en une présentation écrite aux autorités de l'institut OREA, site d'implantation du laboratoire, suivie par une communication orale devant l'ensemble du personnel de l'unité de recherche⁶. Ces démarches ont répondu aux deux logiques qui structurent l'espace social : la première ayant trait au rapport à l'instance supérieure, la direction générale, la deuxième aux relations interpersonnelles locales. Ainsi, la présence du chercheur se trouve investie dès le départ par ces logiques, l'accord donné par les interlocuteurs prenant sens dans le projet cognitif dont il est porteur. A partir de là, se tisse la temporalité de l'enquête qui consiste à évoluer de la figure d'externe toléré à celle de témoin impliqué. Les objectifs de recherche vont être plus au moins adoptés, pris au sérieux, constitués en enjeux selon les personnes, leur position dans la structure hiérarchique, leurs aspirations au pouvoir, mais, dans tous les cas, réinvestis dans des dynamiques sociales précises. Par ce biais, l'anthropologue devient un partenaire dans des situations chargées de significations pour les acteurs. Devenant témoin, les sens se construisent autour de lui, collaborant ainsi à produire des faits sociaux. En effet, en tant que témoin, son discours et sa pratique sont saisis par ses interlocuteurs et servent à communiquer, à commenter certains éléments du champ. Au cours de la mise en œuvre de la réforme de l'OREA et ses conséquences pour le laboratoire, on peut relever comment l'implication du chercheur et de ses pratiques de recherche (entretiens, rapports, communications, observations, etc.) sont réinvesties dans la dynamique des rapports sociaux.
- 16 La production du laboratoire de recherche en tant qu'espace collectif, où s'affirment des acteurs individuels et collectifs, constitue un des enjeux majeurs de ce lieu de travail scientifique, institutionnellement organisé. Une des tensions centrales que doit gérer cet ensemble social transparaît à travers l'articulation entre la logique scientifique et la logique institutionnelle. La distinction symbolique dérivée du cadre scientifique est doublée par une hiérarchisation du personnel affichée dans l'organigramme administratif. Ainsi, les acteurs qui interviennent dans le processus de production de faits scientifiques appartiennent à deux catégories institutionnelles bien différenciées : les chercheurs (chargés de recherche première et deuxième classe, directeurs de recherche première et deuxième classe, des hors-classe existant dans les deux cas) et les ITA (ingénieurs de recherche, ingénieurs d'études, techniciens, administratifs, avec divers échelons et grades). Le cadre symbolique partagé fait donc communiquer des agents catégorisés hiérarchiquement, induisant des identités individuelles et collectives particulières à chaque corps. L'altérité ainsi produite constitue le noyau dur autour duquel s'édifie l'espace commun. Lorsque l'ordre institutionnel est mis en péril par une proposition de réforme, l'identité collective se voit forcément interpellée.
- 17 Au cours de l'enquête menée au PBM, l'institut de recherche dont fait partie ce laboratoire, l'OREA, a décidé de redéfinir ses organes de direction ainsi que la structure et les fonctions des divers secteurs et départements scientifiques. Le PBM, lié jusqu'alors au département « pathologie végétale » doit trouver un nouveau rattachement dans l'organigramme proposé. Pour ce faire, les membres du laboratoire sont contraints de

débattre sur leur identité collective car d'elle dépend le département qui leur conviendra le mieux : un interlocuteur institutionnel qui valorisera la production scientifique des chercheurs leur octroyant en contrepartie des crédits, des postes, etc. Un processus d'autoréflexion s'amorce à propos des éléments essentiels qui définissent le PBM comme unité scientifique, historique et sociale. Les échanges entre les membres du laboratoire et l'intervention de « personnes externes » (visite des chefs de départements et des directeurs de secteurs) marqueront la succession des étapes de cette spirale réflexive, chacune apportant de nouveaux arguments dont il faudra tenir compte lors des débats destinés à définir le statut du PBM au sein de la nouvelle organisation. Ce processus de quête identitaire connaîtra des moments de tensions internes lorsque se constitueront deux pôles d'opinion correspondant aux deux champs d'intérêts scientifiques présents au PBM. Le premier pôle est formé par « les gens de pathologie » (ces chercheurs développent des programmes sur le rapport pathologique entre la plante et les micro-organismes), le deuxième par « les gens de symbiose » (eux étudient le rapport symbiotique entre ces deux organismes), et tous deux utilisent des méthodologies semblables. La mise en question de l'identité collective jusqu'alors non contestée a induit un débat interne au cours duquel l'ensemble social a révisé des évidences à propos tant de l'activité qui justifie l'existence du laboratoire que des frontières qui lui donnent une consistance symbolique et matérielle comme espace d'appartenance disciplinaire et institutionnelle.

- 18 Dans ce cadre délibératif permanent, l'anthropologue a suivi les aléas et enjeux des différentes étapes. Sa présence et la poursuite de l'enquête, fortement orientée sur ces événements, entreront en jeu dans l'évolution du débat. Son intérêt reconnu dans les interventions des membres au sein des instances internes de gestion du collectif (tel le conseil du laboratoire ou les assemblées générales) et externes (tel le conseil scientifique du département, du secteur, du centre de recherche, etc.), les débats informels au cours des repas, de la pause-café ou d'un pot de soutenance de thèse, bref l'adoption en tant qu'objet de connaissance anthropologique du processus de mise en circulation des arguments contribuant à la réflexion sur l'identité collective sera réinvestie dans les stratégies déployées par les différents pôles qui cherchent à imposer une définition du PBM. C'est ainsi que l'enquêteur participera au processus de composition et recomposition de l'espace commun. L'affrontement des deux camps, dont la communication devient à un moment donné très difficile, constitue le cadre qui octroie à l'anthropologue un rôle de médiateur. Conjoncturellement, il fait office d'intermédiaire, portant des arguments d'un côté à l'autre, permettant ainsi de maintenir un espace d'échanges.
- 19 La temporalité de l'enquête permet le déroulement des situations contrastées, objets d'interprétation pour l'anthropologue : un jour il est convié à participer à une réunion du conseil de laboratoire où la question de la réforme de l'OREA sera traitée ; le lendemain, celui qui a bien voulu discuter après le conseil sur la situation ne veut pas que l'enquêteur soit présent lors de la visite du directeur de l'un des départements scientifiques de l'institut, avec qui un comité restreint des membres de l'unité va aborder le sujet du rattachement. La dialectique inclusion/exclusion lui donnera de nouveaux éléments d'interprétation du processus. En effet, l'implication se met en scène dans une forme particulière : les exclusions dont l'anthropologue est objet. L'analyse de la logique exclusion/inclusion sera le cadre qui lui permettra de déceler le mode de gestion du collectif. Les causes qui autorisent la participation du chercheur à des situations d'interaction ou, au contraire, qui justifient sa mise à l'écart, répondent à cette

microphysique du pouvoir. Dans cet espace de communication les positions d'autorité interne se jouent sur la maîtrise de l'information dans le but de produire des interprétations correctes, ayant une efficacité symbolique et sociale. La présence de chacun étant aussi significative que son absence.

- 20 Au laboratoire, l'espace commun se produit et se reproduit grâce à une capacité à négocier tout sens en fonction d'un contexte en perpétuel mouvement. Les positions personnelles (des chercheurs) et collectives (des pôles constitués), les définitions de la situation que vit le PBM, les arguments publics, bref tous les signifiés socialement partagés sont des fabrications conjoncturelles qui répondent à une dynamique pragmatique. Cette capacité à négocier est fournie par la pratique réflexive dans laquelle est plongé tout espace social engendré dans la modernité. Dans ce contexte, les produits cognitifs élaborés par l'anthropologue (fondamentalement sous la forme de rapports et d'exposés) et l'espace d'échange proposé par la propre démarche d'enquête (les entretiens, les commentaires dans les couloirs, etc.) s'articulent à cette pratique réflexive dont a besoin le champ pour se produire comme unité collective.
- 21 Quels sont les nouveaux éléments de réflexion sur l'implication que cette situation III nous permet de relever ? Lorsque l'enquête se déroule dans des lieux structurés par la logique d'une activité spécialisée (le cadre professionnel), l'anthropologue se trouve en face d'espace-temps matériellement et symboliquement fortement orientés. Les modèles et les normes qui organisent ces activités vont conditionner les dynamiques sociales, les relations que peuvent nouer les personnes qui peuplent ces espaces. Plus exactement, dans l'établissement des rapports, des éléments constitutifs du cadre normatif vont être réinvestis par les interlocuteurs du champ donnant sens à leur quotidien, à leur position dans la structure hiérarchique, à leur identité sociale individuelle et collective. Dans ce scénario, l'anthropologue, personnage extérieur aux activités spécialisées, aux compétences techniques qui justifient en principe la place occupée par chaque individu dans l'organigramme, se produit et est produit en tant qu'acteur de l'espace social à partir de sa propre fonction de recherche. Ce sont les intérêts de connaissance explicités par le chercheur au début de l'enquête qui ouvrent (ou ferment) la porte d'accès au terrain. En effet, si la présence de ce personnage est tolérée c'est bien parce que les acteurs habituels des échanges trouvent un avantage concret aux activités spécialisées qu'il développe : son enquête et les savoirs qui en découlent. C'est donc par l'implication de la recherche anthropologique dans le cours de « la vie normale » du lieu étudié que cette présence extérieure est admise. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'idée de distanciation objectiviste du chercheur par rapport aux enjeux de son activité intellectuelle est illusoire. Autrement dit, si les produits cognitifs élaborés par l'anthropologue n'agissaient pas sur la structure sociale et symbolique des espaces enquêtés son acceptation dans ces espaces serait problématique. Les événements décrits permettent d'analyser d'une manière particulièrement efficace l'implication de la recherche, donc du chercheur, comme étant d'une part, la condition d'accès au terrain et d'autre part, le cadre de la production des savoirs anthropologiques.

Commentaires

I. L'événement

- 22 Notre présence n'est nullement cette présence-absence quelque peu fantomatique dans laquelle nous imaginons évoluer durant l'enquête. Quelle que soit notre volonté et notre conscience, une fois sur le terrain l'immersion est totale ; nos interlocuteurs nous investissent dans leur monde et c'est à partir de cette place qui nous est imposée que nous construisons notre démarche. Nous ne faisons en fait que tirer les conséquences de l'épigraphe de Hans-Georg Gadamer.
- 23 A quoi aboutit une enquête ? De l'écrit sous forme de textes d'entretiens et de réunions enregistrées, de notes d'observation. Une sorte de grand document qui s'apparente à un bazar. Dans le dispositif méthodologique habituel, le chercheur scinde ces textes de leur production dans les échanges ; ils en sont extraits et interprétés pour eux-mêmes. Nous n'insisterons pas sur les déviations introduites par la transcription d'un échange de paroles ni sur la particularité de l'interprétation de l'écrit (notamment, le problème de l'autonomie du texte entraînant le refoulement à la marge des interlocuteurs). En revanche, nous dirons que dans notre perspective nous inversons ce processus, construisant un mode d'interprétation dans lequel ces textes sont considérés comme des produits communicationnels et commentés comme tels (les images vidéo relèvent de la même analyse).
- 24 Nous considérons l'événement comme l'unité d'interprétation. Notre objectif est de dégager la logique rendant compte des échanges et de définir l'espace-temps conjoncturel (au moment de l'enquête) dans lequel le mode de communication relevé est pertinent. Après ce moment initial interviendront d'un côté, la construction généalogique amenant à cette conjoncture et, de l'autre côté, le développement comparatif entre les situations singulières.
- 25 Nous distinguons deux catégories d'événements. D'une part, les événements dont le chercheur est témoin. On peut d'ailleurs introduire dès l'abord la division entre ceux auxquels il a accès et ceux qui lui sont interdits. On prend aussi note des situations qui se déroulent dans le quotidien et celles qui sont organisées, prévues et qui représentent un moment de rupture (par exemple les réunions multiples dans les champs professionnels). Enfin, il est possible de distinguer les événements relevant du ludique et ceux du cérémoniel. D'autre part, les événements composant la pratique propre du chercheur : entretiens et réunions qu'il suscite, et dans lesquels il occupe une place centrale.
- 26 Deux remarques concernant cette distinction : en premier lieu, il y a continuité, homogénéisation entre les deux catégories d'événements. La pratique du chercheur est entièrement investie dans le champ et c'est dans ce cadre que ce qu'elle produit doit être interprété. En deuxième lieu, le fait de considérer les descriptions, les récits d'événements non pas comme source de données mais comme des produits communicationnels induit un refus du coup de force épistémologique. En effet, si l'on extrait brutalement les données, les informations, les descriptions de la situation d'interaction où elles ont été produites, avec comme point extrême l'entretien d'orientation biographique tendu vers l'extraction du contexte, le sens de leur production est perdu pour l'interprétation. L'événement d'échange et ce qui s'y joue est le filtre de l'analyse.

II. Implication réflexive

- 27 Quelle est la place du chercheur dans l'événement ? Ce personnage venu de l'extérieur se retrouve, en tant que tel, investi comme acteur dans la situation, dans le jeu social et symbolique qui s'y édifie. C'est en tant que personnage extérieur qu'il est repositionné dans le dedans. On est en dehors de la littérature surabondante dans laquelle les anthropologues ont relaté leur voyage initiatique grâce auquel ils s'installaient dans la proximité, ou même s'identifiaient aux indigènes. Dans cette optique, le chercheur tend à se placer dans une position d'observateur, c'est-à-dire à se considérer en dehors de la pièce où interviennent ses interlocuteurs. Dans le même temps, les gens le construisent comme acteur de l'événement. Ces deux logiques produisent des tensions, marquant une contradiction indépassable. Il faut rester dans cette tension, la contradiction non résolue est la voie de l'élaboration du sens.
- 28 Dans les expériences malgaches, l'anthropologue est investi dans le jeu local en tant qu'Européen. Cet investissement est construit à travers la manière dont les Européens sont produits en acteurs symboliques internes et par la place qui leur est ainsi attribuée dans le mode de communication⁷.
- 29 Dans les enquêtes menées dans les zones résidentielles des périphéries urbaines, l'anthropologue est construit en acteur interne à travers son appartenance à une couche sociale et par son identification à la majorité ethnique ou, plus exactement, à travers la manière dont l'une et l'autre sont édifiées dans les échanges (différentes enquêtes menées dans de nouveaux villages et des cités HLM ont permis de constater les diverses positions attribuées aux chercheurs selon les traits d'appartenance signalés⁸).
- 30 Une autre configuration émerge des recherches menées dans les espaces-temps professionnels. Le chercheur est en dehors des activités spécialisées qui structurent le champ, il n'a pas les compétences qui permettent de s'y intégrer. Il est dans la mouvance des instances dirigeantes supérieures qui lui ont donné, au départ, l'autorisation d'être là. Il est également pris dans le jeu des acteurs locaux. Il est dès le départ positionné dans la sphère du pouvoir, plus exactement dans les pratiques de sa légitimation et c'est dans ce domaine qu'il est construit en tant qu'acteur symbolique.
- 31 La présence d'un personnage extérieur est élaborée en faisant intervenir des éléments différents dans ces deux cadres d'enquête, l'un revoyant à la cohabitation et l'autre à l'espace-temps du travail. L'accès relativement libre au terrain dans les cas de la cohabitation (Madagascar et Beauchamp) appelle la construction d'un acteur symbolique à partir des références globales, partagées par le chercheur et ses interlocuteurs tandis que dans la sphère professionnelle l'autorisation délivrée par les instances hiérarchiques fait intervenir dès le départ des éléments liés à la structure interne du pouvoir. Cette distinction des logiques de construction de l'externe-interne constitue l'une des conditions spécifiques dans lesquelles l'implication du chercheur évolue sur le terrain, marquant l'orientation que prendra son voyage intellectuel.
- 32 D'une manière générale, pour les deux contextes d'enquête, un mouvement interne est décelable : le chercheur est d'abord en position de spectateur placé dans la perspective du témoignage qu'il portera à l'extérieur ; il est ensuite en position de tiers exclu des échanges intérieurs. Sa présence sur un temps long fait de lui un personnage ayant un rôle interne. Ses interlocuteurs peuvent l'utiliser comme référence dans leur formulation des situations quotidiennes. Ainsi inséré dans le champ d'échanges, il est agent de la

production du social. La théâtralisation, mise en forme significative d'une situation conjoncturelle, prend sens dans ce processus. Le rôle joué par le chercheur dépend de la logique communicationnelle de l'événement qui se développe de par sa présence. Suivant les circonstances, il est témoin d'une situation, accoucheur d'une nouvelle configuration sociale, procureur lors des procès réciproques, etc.

III. La temporalité

- 33 La durée de l'enquête est centrale dans la démarche. En effet, le processus décrit précédemment, le passage du témoin de l'extérieur au tiers exclu dans le champ interne, suppose une temporalité. L'enquête devient ainsi un terrain d'investigation permanent. On ne doit pas s'enfermer dans l'élaboration de tactiques et de stratégies pour évoluer dans le champ ; l'autoanalyse permanente de l'enquête et de la place que le chercheur occupe est une des voies pour élaborer sa compréhension, c'est-à-dire la formulation du mode de communication. Cela est particulièrement vrai pour comprendre l'articulation du dedans et du dehors telle qu'elle se construit dans le champ d'échanges.
- 34 Les événements ne sont évidemment pas isolés ; ils sont pris dans une trame temporelle et leur échafaudage est le contexte de leur interprétation. Les uns et les autres se répondent dans une chaîne temporelle. Les situations composant la pratique du chercheur sont prises dans ce cadre qui est celui du champ.
- 35 Finalement, c'est cette permanence prolongée qui permet au chercheur de bâtir une position faite à partir d'une pluralité de places qui varient en fonction des interlocuteurs et des événements. Il y a un processus qui se déroule tout au long de l'enquête dont le départ est essentiel car ce moment définit la perspective de l'ensemble de sa pratique. L'événement de présentation du chercheur, les négociations et médiations nécessaires à son accès au terrain sont ainsi partie prenante et interviennent dans l'analyse de l'objet.

Conclusion

- 36 D'une manière générale, le chercheur est produit comme acteur d'un jeu social et symbolique qui lui est extérieur et qu'il se donne pour objectif d'interpréter. Dans ce cadre, la notion d'implication rend compte de la production de soi dans l'espace-temps des autres. L'anthropologue est projeté, qu'il le veuille ou non, sur la scène locale, à laquelle il est contraint de participer.
- 37 La notion d'implication ainsi définie oblige à revenir sur certains présupposés de la discipline. En premier lieu, il faut mettre en cause la croyance selon laquelle la logique de recherche est autonome des dynamiques sociales qu'elle étudie. En effet, le chercheur devenant un acteur du champ d'échanges, ses stratégies et tactiques sont des éléments réinvestis par ses interlocuteurs dans leurs rapports sociaux. Ainsi, le chercheur n'est plus un individu seul maître de sa pratique, ayant la capacité de lui donner forme et intensité, ce qui réduit l'implication à un exercice solipsiste, parfois réflexif.
- 38 Deuxièmement, on doit reconsidérer le mythe anthropologique de l'identification aux autres. Il n'est plus possible de s'inscrire dans le modèle classique qui postule la séparation objectiviste : le point de vue indigène (émique) et le point de vue savant (étique), l'anthropologue devant restituer ces deux registres. Dans ce modèle épistémologique, le sujet de la connaissance, l'anthropologue, doit mettre entre

parenthèse sa propre appartenance « culturelle » au moyen des instruments méthodologiques pour se rendre disponible à adopter celle de l'autre. Il s'agit finalement d'un mouvement qui aboutit au mimétisme afin de « se mettre dans la peau » de celui dont on veut connaître du dedans l'ordonnancement symbolique du monde. Or, selon l'analyse précédente de la production de la connaissance anthropologique, c'est plutôt par l'affirmation de sa différence, par la conscience réflexive de l'altérité dont il est porteur que l'anthropologue réussit à saisir cet ordre symbolique qui lui est étranger. La rencontre avec l'autre n'est pas le moyen de se renseigner sur les contenus de cet ordre mais l'occasion d'apprendre un mode de communication qui structure le champ d'échanges. Corollairement, la figure de l'informateur disparaît.

- 39 Troisièmement, la définition d'implication adoptée ici suppose d'accepter la tension liée aux intérêts cognitifs du chercheur qui le mettent dans une position de contradiction vis-à-vis de ses interlocuteurs qui lui font jouer un rôle d'acteur sur le terrain d'enquête. Dans le dispositif habituel, pour se libérer de cette tension, le chercheur a la tentation de se fixer dans la position d'observateur. Il transforme une distance problématique, toujours à reconquérir, en séparation. Il traduit cette volonté par le biais de dispositifs techniques : caméra vidéo, glace sans tain, dissimulation du chercheur, l'œil mécanique se substituant à celui du chercheur ; on peut considérer ces dispositifs comme des tentatives de réponses au paradoxe de Labov qui se demande comment observer une situation telle qu'elle existe en dehors de l'observation. En s'engageant dans cette voie, le chercheur dresse une vitre entre lui et les gens. Il les installe sur une scène d'où il s'exclut. Ils jouent une pièce dont il cherche à déchiffrer le scénario. Cette voie l'entraîne dans une impasse : croyant rompre l'échange entre lui et ceux qui sont des partenaires dans l'événement, il se prive de la possibilité d'élaborer le sens dans cet échange, ce qui est l'axe de la démarche.
- 40 Enfin, la manière dont nous considérons la présence du chercheur sur le terrain l'oblige à abandonner la pratique habituelle qui consiste à refouler et occulter sa production en tant qu'acteur par les autochtones, occultation qui trouve son origine dans sa volonté de conserver la maîtrise de sa démarche. Il construit ce contrôle grâce à des critères scientifiques dont l'existence est évidemment métaphorique.
- 41 En résumé, la perspective que nous adoptons implique de considérer comme épicerie les échanges entre l'anthropologue et ses interlocuteurs d'une part et d'autre part les événements qui se succèdent au cours de l'enquête, lesquels font office d'analyseurs du mode de communication qui se déploie dans le champ. C'est dans cette optique que seront lus les entretiens, les comptes rendus d'observations, les situations d'exclusion ou d'appel explicite à participation de la part des acteurs, bref toutes les situations dans lesquelles l'anthropologue est partie prenante et dont l'analyse de son implication est impérative pour restituer les significations qui circulent dans l'espace social le différenciant des autres.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE G., 1969. *Oppression et libération dans l'imaginaire*. Paris, Maspero. Réédition : La Découverte, 2002.
- ALTHABE G., LÉGÉ B. & Selim M., 1984. *Urbanisme et réhabilitation symbolique*. Paris, Anthropos, (rééd. : L'Harmattan, 1993).
- ALTHABE G., Marcadet Ch., de la Pradelle M. & Selim M., 1985. *Urbanisation et enjeux quotidiens*. Paris, Anthropos, (rééd. : L'Harmattan, 1993).
- ALTHABE G., SELIM M., 1998. *Démarches ethnologiques au présent*. Paris, L'Harmattan.
- CLIFFORD J., 1983. « De l'autorité en ethnographie », *L'ethnographie*, 90/9 : 87-118.
- CLIFFORD J., MARCUS G., 1986. *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.
- CRICK M., 1982. « Anthropological Field Research, Meaning Creation, and Knowledge Construction » in PARKIN D. (ed), *Semantic Anthropology*. London, Academic Press.
- GEERTZ C., 1988. *Works and Lives. The Anthropologist as Author*. Stanford, Stanford University Press.
- GIDDENS A., 1994. *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.
- HABERMAS J., 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris, Fayard.
- HERNANDEZ V. A., 2001. *Laboratoire mode d'emploi : science, hiérarchies et pouvoirs*. Paris, L'Harmattan.
- KILANI M., 1990. « Les anthropologues et leurs savoirs : du terrain au texte », in ADAM J.-M., BOREL M.-J., CALAME C. & KILANI M. (dir.), *Le discours anthropologique*. Paris Méridiens Klincksieck.
- SELIM M., 2001. « L'imprécatrice », *PTAH*, 11-12 : 191-201.

NOTES

1. Voir, entre autres textes classiques : Clifford J. (1983) ; Clifford J., Marcus G. (1986) ; Crick M. (1982) ; Geertz C. (1988) ; Kilani M. (1990).
2. Nous allons considérer une des modalités dont l'implication peut intervenir dans la production de connaissances sur le social ; d'autres formes ont été explorées par des collègues dans la tradition sociologique ou psychanalytique.
3. Voir Althabe G. (1969).
4. Althabe G., Légé B., Selim M. (1984) ; Althabe G., Marcadet Ch., de la Pradelle M., Selim M. (1985) ; Althabe G., Selim M. (1998).
5. Les noms du laboratoire et des instituts de recherches sont des noms d'emprunt.
6. Hernandez V. A. (2001).
7. Pour une comparaison avec d'autres situations de rencontre où l'interaction enquêteur-enquêté intervient comme cadre de l'analyse interprétative, voir Selim M. (2001).
8. Voir Althabe G. *et al.* (1984 et 1985).

RÉSUMÉS

A partir des expériences d'enquête dans différents contextes et périodes (un village malgache (1965), une banlieue française (1980), une unité de recherche en biologie moléculaire (1997), nous développons une réflexion épistémologique sur la démarche anthropologique et la production des savoirs dans cette discipline.

Through a discussion of research experiences in different contexts and periods – a Malagasy village (1965), a French suburb (1980), a research unit in the field of molecular biology (1997) – we reflect epistemologically on the nature of the anthropological approach and on the production of knowledge in this discipline.

INDEX

Keywords : epistemology of anthropology, implication, participant observation, reflexivity

Mots-clés : épistémologie de l'anthropologie, implication, observation participante, réflexivité

AUTEURS

GÉRARD ALTHABE

EHESS

VALERIA A. HERNANDEZ

IRD